Ami du Clergé du 19 février 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Petit Carême sur les Béatitudes. — IV. *4e Dim. de Carême :* « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, » 113.
Cours de prônes sur les Sacrements. — VI. Effets et obligations du baptême, 116.
Instructions à des collégiens. — XXI. La Transfiguration, 118.
Petits prônes. — XV. *2e Dim. de Carême :* L'ascension du Thabor, 121. — XVI. *3e Dimanche :* Le vrai bonheur, 123.
Courtes instructions sur le « Pater. » — III. *Pater noster :* Les raisons de cette expression, 124.
Pour un Triduum d'Adoration perpétuelle. — III. L'Eucharistie, viatique, 126.

PETIT CARÊME SUR LES BÉATITUDES

IV

4e Dimanche de Carême

« BIENHEUREUX CEUX QUI ONT FAIM ET SOIF DE LA JUSTICE, CAR CE SONT EUX QUI SERONT RASSASIÉS »

Mes frères,

Après avoir réclamé de son disciple le détachement au moins affectif, sinon effectif, des biens de ce monde, le renoncement à tout ce qui est en lui survivance du vieil homme, Notre-Seigneur lui a envoyé quelque épreuve et lui a permis ainsi de mériter la récompense promise aux larmes chrétiennes. Il s'agit maintenant d'aborder les actes des vertus positives qui établiront entre le Fils incréé du Père qu'est Jésus et le Fils adoptif que nous sommes, la ressemblance qui s'impose. C'est l'objet des quatrième, cinquième et sixième Béatitudes. Aujourd'hui nous avons à examiner la quatrième : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ce sont eux qui seront rassasiés. »

Il faut d'abord nous entendre sur le sens que prend ici le mot « justice. » Il ne s'agit pas de la justice au sens strict, c'est-à-dire de cette vertu dont il est question particulièrement dans les cinquième et septième commandements de Dieu et qui règle une partie de nos rapports avec le prochain, mais de la justice qui résulte de la pratique de toutes les vertus et qui fait que nous sommes saints. *Justice* est donc, dans le cas présent, à peu près synonyme de *perfection*. C'est dans ce sens que Notre-Seigneur dit : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (Math., v, 20), et que l'Ecriture nomme S. Joseph « un juste, *vir justus*. » (Math., I, 19).

Autre remarque préliminaire qui a son importance : ce n'est pas à la possession de la justice ou perfection qu'est attachée ici une récompense, mais au désir ardent de cette perfection. Les questions qui se posent à nous ce soir sont donc les suivantes :

1° Que faut-il entendre par ce désir de la justice ;

2° Pourquoi le désir de la justice est-il envisagé par le Sauveur comme cause de la béatitude, de préférence à la pratique et à la possession de la perfection ;

3° En quoi consiste la récompense promise à ceux qui ont faim et soif de la justice.

I

Que faut-il entendre par ce désir de la justice ?

Pour répondre à cette question, je ne saurais mieux faire que de m'appuyer sur les paroles de Notre-Seigneur que je vous citais tout à l'heure : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ». Il nous suffira de remplacer dans ce texte les Scribes et les Pharisiens du temps passé par les gens du monde d'aujourd'hui pour lui donner un sens d'actualité très légitime. La ressemblance entre ces deux catégories de personnes est en effet suffisamment étroite pour nous permettre pareille assimilation.

Avoir faim et soif de la justice, c'est donc désirer ardemment la justice ou perfection. Notre-Seigneur emploie à dessein une comparaison à la fois très simple et très expressive. La faim et la soif sont deux besoins corporels particulièrement impérieux ; de même, le désir de la justice doit atteindre chez le chrétien vraiment convaincu une acuité toute spéciale. Le pain et l'eau qui, formant la base de notre alimentation, ont la propriété de calmer la faim et d'étancher la soif, sont des denrées de première nécessité ; de même la justice, qui n'est autre chose que l'union à Dieu par l'état de grâce, est une condition indispensable de la vie spirituelle. La privation de nourriture et de boisson entraîne la déchéance physique et la mort ; de même l'absence de justice est synonyme de mort spirituelle.

Il s'agit donc, dans cette quatrième Béatitude, d'un désir très vif de posséder un bien surnaturel de toute première nécessité, la justice ou perfection. Cette justice, nous l'aurions deviné même sans le commentaire de Notre-Seigneur, doit être plus abondante que celle des gens du monde, c'est-à-dire 1° plus parfaite que la justice enseignée par le monde, 2° plus parfaite que la justice pratiquée par le monde, 3° plus parfaite que la simple justice naturelle.

1. L'Evangile souligne à plusieurs reprises le désaccord foncier qui existe entre la doctrine du monde et la sienne. Le monde a pu vieillir et progresser dans les sciences, les lettres et les arts ; au point de vue moral, le progrès ne semble pas très accusé. Là où il existe vraiment, il est le résultat de l'influence apportée par le christianisme et subie par le monde plus ou moins volontairement, plus ou moins inconsciemment. La justice ou perfection telle que l'enseigne le monde est donc insuffisante ;

que nous considérions l'objet sur lequel elle porte, la fin qu'elle poursuit, les moyens qu'elle emploie et le maître dont elle se réclame, nous constatons partout de fâcheuses lacunes que comble facilement la justice selon l'Evangile.

Le terrain sur lequel se place la justice selon le monde est un terrain trop étroit : il n'offre aucune place à Dieu ou, s'il lui en concède une, elle est si exiguë qu'elle n'a aucune valeur ni aucune utilité. Quelques systèmes philosophiques en vogue dans le monde parlent bien de la divinité, mot assez vague choisi à dessein, désignant on ne sait trop quel être perdu dans les nuages, qui se désintéresse de la pauvre humanité et envers lequel par conséquent celle-ci ne se reconnaît aucune obligation. Le but à atteindre est lui aussi très modeste : gagner et conserver l'estime des gens du monde. On sait d'ailleurs que le monde n'est pas exigeant du tout et qu'il prodigue son estime sans beaucoup de discernement.

Les moyens employés pour atteindre ce but seront souvent fortement teintés de machiavélisme, cette doctrine très commode qui assure que tous les moyens sont bons pour arriver à la fin désirée. Quant au maître dont se réclament nos mondains, c'est tout le monde, c'est-à-dire personne. On enseigne en effet couramment aujourd'hui dans certaines écoles que l'humanité se fait à elle-même au jour le jour sa conscience et sa morale, ce qui revient à dire, en langage clair, qu'elle n'a plus de conscience et qu'elle se passe de morale.

Bien différente est la perfection réclamée par l'Evangile. « Dieu premier servi » est sa devise. D'ailleurs en remplissant ses devoirs envers le prochain, le chrétien sert encore son Dieu. Retenons, m. f., cet enseignement : le bon Dieu possède dans toutes nos affaires un droit de priorité. Avant de poursuivre nos intérêts et de rechercher notre plaisir, nous devons nous acquitter envers lui. En poursuivant nos intérêts et en recherchant notre plaisir, il ne nous est pas permis d'accepter ou seulement de risquer de l'offenser. Le but à atteindre et les moyens à employer pour l'atteindre se présentent donc au chrétien avec une parfaite précision : le but, c'est l'accomplissement de la volonté divine ; le moyen, c'est l'imitation la plus exacte possible du Christ. C'est en lui seul que nous trouvons notre salut. Cela veut dire deux choses : d'abord que grâce aux seuls mérites du Christ le salut nous est possible, ensuite que l'imitation du modèle qu'il constitue pour nous transformera cette possibilité de salut en réalité. Le Christ est donc notre seul maître : « *Magister vester unus est Christus.* » Il nous faut aller lui demander les règles générales de conduite et la solution des difficultés particulières que nous pouvons rencontrer sur notre route.

Où le trouverons-nous ? Dans son Eucharistie et dans son Evangile. Mais comme les illusions sont toujours possibles et malheureusement faciles à l'homme déséquilibré par les passions depuis le péché originel, le Christ a voulu placer auprès de lui un interprète authentique de sa pensée et de sa volonté : l'Eglise. Permettez-moi d'insister sur cette idée. Beaucoup de catholiques seraient bien étonnés si on leur disait qu'ils ont une mentalité protestante. C'est cependant la vérité. L'Eglise donne au jour le jour des enseignements s'inspirant de sa doctrine habituelle, mais adaptés aux conditions actuelles de la vie, enseignements transmis par les évêques et les prêtres. On est d'accord avec eux sur les principes, mais on trouve que l'adaptation est faite sans largeur d'esprit suffisante et avec une entière ou à peu près entière méconnaissance des contingences actuelles. On veut être soi-même l'interprète de la loi. C'est du pur protestantisme. On est d'accord quand il s'agit de maintenir le principe de la décence chrétienne ; on ne l'est plus du tout quand il s'agit de renoncer à telle mode, à tel divertissement, à telle lecture. On accuse volontiers le prêtre d'être vieux jeu ou, pour employer un langage encore plus moderne, que je m'excuse de reproduire ici, de n'être pas « à la page ».

En effet le prêtre n'est peut-être pas « à la page » du monde, et c'est tant mieux pour lui, car après avoir choisi ses Apôtres, Notre-Seigneur leur a dit : « *De mundo non estis* » (Jo., xv, 19), désormais vous n'appartenez plus au monde, par conséquent quittez-en la mentalité et les mœurs. On ne peut donc faire un plus bel éloge du prêtre que de dire qu'il ne comprend pas les maximes du monde. Il n'est peut-être pas à la dernière page du code mondain ; s'il est à la page de l'Evangile, cela suffit. A vous de lire cette page qu'il vous montre et d'en tirer profit, en acceptant l'interprétation officielle qu'il vous en donne, sous la conduite de son évêque.

2. Insuffisante, la justice enseignée par le monde l'est encore beaucoup plus quand on passe à la pratique. Ici quelque personne candide pourra me demander si la justice telle que le monde l'enseigne et la justice telle que le monde la pratique ne sont pas identiques. Hélas non ! La vieille remarque du poète latin est toujours exacte : « Je vois le bon chemin ; je reconnais qu'il est le bon, et cependant je suis l'autre, le mauvais. » Notre-Seigneur reprochait aussi aux Pharisiens d'enseigner des devoirs qu'ils ne pratiquaient pas. Ne nous étonnons donc pas de constater dans le monde ce désaccord entre l'enseignement et la pratique.

Ce qui manque à la justice telle que le monde la pratique pour être d'accord avec celle qu'il recommande, c'est surtout la délicatesse et la franchise. Un mondain, une mondaine se considéreront comme quittes envers la morale s'ils sont arrivés à sauvegarder les apparences. Leur vie intime pourra manquer complètement de dignité et de décence ; si leur dévergondage reste secret, ils se présenteront partout le front haut, avec l'assurance d'une âme qui n'a rien à se reprocher. Ils compteront pour peu de chose d'avoir scandalisé, d'avoir médit, d'avoir calomnié, d'avoir menti et trahi. L'essentiel est de ne pas se faire prendre. Est-on pris ? Il s'agit, grâce à une belle audace, d'égarer les soupçons, de démolir, par n'importe quel moyen et à n'importe quel prix, les preuves accumulées par l'accusation. Si

l'on y parvient, on croit pouvoir reprendre place dans la société honorable. On le voit, la justice entendue et pratiquée de cette façon est une duperie et une comédie.

La justice chrétienne ne s'estime pas satisfaite de cet extérieur mensonger. Elle se souvient que, si l'on trompe facilement ses semblables, on n'arrive jamais à tromper Dieu dont l'œil pénétrant lit au fond des consciences. Elle s'inquiète même des fautes les plus secrètes et ne se croit déchargée de son fardeau que grâce à une sincère contrition et à une bonne confession. Elle n'ignore pas qu'elle doit compter avec ses frères et qu'il ne lui est jamais permis de faire tort à leurs biens, à leur réputation, à plus forte raison à leur âme, quelque sûre qu'elle soit de l'impunité ici-bas. Elle oblige à réparation quiconque aurait méconnu cette défense. Elle acquiert ainsi, au simple point de vue naturel, une valeur incomparable.

3. La justice exigée du chrétien est enfin bien supérieure à la simple justice naturelle. Je ne m'étendrai pas sur ce dernier aperçu, car il est commun à toutes les vertus. La vertu naturelle résulte du jeu des facultés de l'homme laissées à elles-mêmes, tandis que la vertu chrétienne est produite dans l'âme avec le concours de la grâce. Elle revêt donc aux yeux de Dieu une valeur considérable : celle des mérites de N.-S. Jésus-Christ qui nous a acquis, par sa vie et par sa mort, le bénéfice de la grâce habituelle et des grâces actuelles nécessaires aux enfants du Père céleste. La justice naturelle est œuvre purement humaine ; la justice surnaturelle résulte de la collaboration de la liberté humaine avec la grâce divine. On comprend facilement sa supériorité.

II

La deuxième question que nous nous sommes posée est celle-ci : Pourquoi le désir de la justice ou perfection est-il envisagé par le Sauveur comme l'objet de la béatitude, de préférence à la pratique et à la possession de la perfection ? Tout simplement parce qu'un ardent désir de la perfection est le seul moyen d'y atteindre. Le raisonnement est donc celui-ci : Vous voulez être bienheureux ? Soyez parfaits. Vous voulez être parfaits ? Désirez ardemment la perfection. Et comme l'on ne désire vraiment que ce que l'on aime parce qu'on le reconnaît comme excellent, il faut tout d'abord apprendre à connaître cette perfection réclamée du chrétien. On la connaîtra en se servant de la raison éclairée par la foi.

Voici ce que nous disent la raison et la foi : la perfection du chrétien doit être, toute proportion gardée, la perfection même du Père céleste : « *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Math., v, 48). Vous voulez connaître le Père céleste pour pouvoir imiter sa perfection ? Regardez son Fils fait homme : « *Qui videt me, videt et Patrem meum.* Celui qui me voit, dit Notre-Seigneur, voit aussi mon Père. » (Jo., xiv, 9). La foi en Jésus-Christ, vivante image du Père, engendre en nous le désir ardent de l'imiter et, avec la grâce de Dieu, nous conduit à la perfection. C'est la grande thèse de S. Paul, développée notamment dans l'épître aux Romains. Demandons, m. f., une augmentation de foi au Christ Sauveur. A celle-ci correspondra un désir plus grand de ressembler au Christ et par conséquent une augmentation des grâces qui nous aideront à réaliser cette ressemblance.

Gardons-nous ici de deux dangers. Le premier, c'est de nous imaginer que nous sommes arrivés à un degré suffisant de perfection et qu'une perfection plus haute n'est pas faite pour nous. Le bon Dieu n'aime pas ces âmes qui se contentent de la médiocrité. Sa grâce recherche les âmes avides de monter encore. A celles-ci il donnera de nouvelles facilités pour progresser, tandis qu'aux autres il retirera peu à peu une aide dont elles ne veulent pas profiter. La sainteté est réalisable pour tous, petits et grands, gens simples et personnes cultivées, dans n'importe quel état de vie, pourvu qu'on ne se trouve pas dans cet état contrairement à la volonté de Dieu.

Le deuxième danger à éviter, c'est de prendre pour un désir sincère et généreux une simple velléité. Il y a dans le monde beaucoup de ces âmes qui voudraient bien avancer dans la vertu, moyennant je ne sais quelles conditions, mais qui ne se décident jamais à vouloir sans restriction. Vous connaissez le proverbe : Vouloir la fin, c'est vouloir les moyens. Vous voudriez bien progresser en perfection, mais vous n'avez pas le courage de suivre les conseils qui vous ont été donnés par votre directeur de conscience : confession et communion plus fréquentes, examen de conscience régulier, courte méditation, que sais-je ? Ne dites pas que vous voulez progresser. Dites plutôt : Je le voudrais, si cela ne me coûtait aucun effort ; mais puisqu'on me demande un effort, je ne veux pas.

III

En quoi consiste la récompense promise à ceux qui ont faim et soif de la justice ? Ma réponse sera très courte : Ils seront rassasiés, c'est-à-dire que le Père céleste leur ménagera une nourriture de qualité parfaite et qui ne leur manquera jamais. Laissons la comparaison : ils seront mis en possession de la justice parfaite sans risque de jamais la perdre. La justice parfaite ou perfection absolue n'est autre que Dieu lui-même. Il sera la possession des saints pendant l'éternité.

Notre-Seigneur voulut expliquer lui-même cette vérité à la femme rencontrée près du puits de Jacob. « Il vint donc en une ville de Samarie, nommée Sichar, près du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. Or là était le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit tout simplement au bord du puits ; il était environ la sixième heure. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres. La Samaritaine lui dit : Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ? Les Juifs, en effet, n'ont pas de commerce avec les Samaritains. Jésus lui répondit : Si vous connaissiez

le don de Dieu et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous-même lui en auriez fait la demande et il vous aurait donné de l'eau vive. — Seigneur, lui dit la femme, vous n'avez rien pour puiser et le puits est profond. D'où auriez-vous donc cette eau vive ? Etes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ? — Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif ; au contraire l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. — La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. — Allez, lui dit Jésus, appelez votre mari et venez ici. — La femme répondit : Je n'ai point de mari. — Jésus lui dit : Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari ; car vous avez eu cinq maris et celui que vous avez maintenant n'est pas à vous ; en cela vous avez dit vrai. — La femme dit : Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. — Jésus dit : Femme, croyez-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure approche, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. — La femme lui répondit : Je sais que le Messie (celui qu'on appelle Christ) va venir ; lorsqu'il sera venu, il nous instruira de toutes choses. — Jésus lui dit : Je le suis, moi qui vous parle. » (Jo., IV, 5-26).

Tel est cet entretien célèbre. Recueillons-en les leçons à notre profit : Femme, étancher la soif du corps ne suffit pas ; il faut encore apaiser la soif de l'âme. Cette soif, tu as cherché à l'apaiser par l'usage des plaisirs ; tu reconnais toi-même que tu n'y es pas parvenue. Tu attends le Messie promis ; celui-là t'apportera une eau capable d'éteindre ta soif à jamais. Ce Messie, tu l'as devant toi. Ce qui veut dire pour nous : Chrétien, chrétienne, tu éprouves le désir de la perfection. Tu as essayé de satisfaire ce désir en te mettant à l'école du monde. Tu n'as éprouvé que déception. Viens au Messie (celui qu'on nomme le Christ) ; lui seul t'enseignera la voie de cette perfection désirée. Ce Messie, il est là à ta portée, dans l'Evangile et l'Eucharistie ; c'est moi qui te parle. Si tu veux entendre mon appel, je te donnerai dès ici-bas cette justice que tu recherches, pour que tu la gardes pendant l'éternité.

* *

C'est donc un programme complet de perfection chrétienne qui nous est proposé aujourd'hui par le Christ. Programme qui semble bien vaste si nous mesurons notre petitesse et notre faiblesse ; programme réalisable cependant. Notre-Seigneur nous en donne l'assurance ; les Saints nous en apportent la preuve.

Lorsque Augustin, au milieu de ses désordres, se sentit appelé par Dieu à la sainteté, il fut encouragé par la vie exemplaire des Saints : « *Quod isti et istæ, cur non ego ?* Ce que ces Saints et ces Saintes ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas moi aussi ? » Nous avons aujourd'hui un nombre beaucoup plus imposant de Saints qui nous invitent à les suivre. Ecoutons ce soir ces voix qui descendent de la Jérusalem céleste et acceptons de suivre toujours sans défaillances et sans arrêts le chemin étroit, mais sûr, qui est jalonné par les traces de tous les Saints et en premier lieu par les traces de celui qui fut le Juste par excellence. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

VI

EFFETS ET OBLIGATIONS DU BAPTÊME

Mes frères,

Le saint roi de France Louis IX préférait habiter Poissy plus que toute autre ville, parce que c'était là qu'il avait été baptisé et inscrit dans le Livre de vie. Il disait souvent que nulle part dans son royaume il n'avait été comblé de tant d'honneurs qu'à Poissy et cela uniquement parce qu'il y avait reçu le baptême. Aussi, estimant le titre d'enfant de Dieu et de l'Eglise plus même que son titre de roi, il signait souvent : « Louis de Poissy. »

Puissions-nous concevoir du baptême que nous avons reçu une haute estime, à l'exemple de ce saint roi ! Pour la faire naître en nous, nous allons dans cette instruction étudier les merveilleux effets que ce sacrement produit en nos âmes et les obligations qu'il nous impose.

I

Et d'abord, le baptême efface le péché originel que tout homme apporte avec lui en naissant ; il efface en outre dans les adultes les péchés actuels qu'ils ont pu commettre avant de recevoir ce sacrement. S. Paul déclare aux Corinthiens que quels que soient les crimes dont ils ont pu se souiller avant leur conversion, il n'y a plus néanmoins aucune tache, aucune souillure dans leur âme depuis qu'ils ont été régénérés par les eaux du baptême : « *Hæc quidem fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis, sed purificati estis in nomine Domini.* » (I Cor., VI, 11).

Le baptême remet encore toute la peine temporelle que ces adultes ont pu encourir pour leurs péchés actuels. C'est encore S. Paul qui nous le déclare : « Il n'y a plus de sujet de condamnation, et par conséquent plus de motif de châtiment, pour ceux qui ont été baptisés en N.-S. Jésus-Christ. *Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* » (I Rom., VIII, 1). — « L'effet du baptême, enseigne le Concile de Florence, est la rémission de tout péché originel et actuel et aussi de

toute peine due pour la coulpe. Il n'y a donc dès lors aucune satisfaction à imposer aux nouveaux baptisés pour leurs péchés, mais s'ils meurent avant d'avoir commis aucune faute, ils arrivent immédiatement au royaume des cieux et à la vision de Dieu. »

En même temps qu'il nous purifie de nos fautes, le baptême fait de nous les enfants de Dieu : « Voyez, dit S. Jean, quel est l'amour de Dieu à notre égard : il veut que nous ne soyons pas seulement appelés ses enfants, mais que nous le soyons en effet. » (Jo., III, 1). — « Nous sommes devenus du même coup les frères de Jésus-Christ et avec lui les cohéritiers du ciel. *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* » (Rom., VIII, 7).

Par le baptême, Dieu ne nous adopte pas seulement pour ses enfants, il vient de plus habiter en nous par sa grâce. Notre âme devient son temple et se trouve soudain embellie et illuminée par sa sainte présence, comme se trouve transfigurée la chambre que le soleil illumine de ses rayons éclatants. Avec la grâce sanctifiante il nous communique les dons du St-Esprit et les vertus infuses soit théologales soit morales.

Outre la grâce sanctifiante, le baptême confère une grâce sacramentelle qui donne droit aux grâces actuelles dont on aura besoin pour conserver la vie spirituelle acquise et recevoir dignement les autres sacrements. Enfin, il imprime dans l'âme un caractère indélébile, qui est comme le sceau du Christ, par lequel le baptisé est distingué de l'infidèle et consacré éternellement à Dieu. Ce caractère donne au baptisé la capacité de recevoir les autres sacrements.

Le baptême ne fait pas seulement de nous les enfants de Dieu : il nous rend aussi les enfants de l'Eglise et nous donne droit à ses honneurs, à son enseignement, à ses bénédictions, à ses prières, à ses indulgences et à tous ses trésors spirituels.

II

Il nous procure donc de précieux avantages, mais en retour il nous impose des obligations : « N'oubliez pas, aimait à redire S. Eloi, qu'au jour de votre baptême vous avez fait un pacte avec le Seigneur. » En vertu de ce pacte, Dieu nous admet au nombre de ses enfants et nous donne droit aux grâces et aux privilèges que ce titre comporte et que nous venons d'énumérer. Et nous, nous renonçons à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et nous promettons de vivre et de mourir pour N.-S. Jésus-Christ.

Nous renonçons *à Satan,* c'est-à-dire que nous abandonnons son parti et nous engageons à ne jamais l'avoir pour maître. Par le péché originel nous lui appartenions, mais le baptême nous affranchit de son joug et nous arrache à sa domination. En recevant ce sacrement, nous promettons de n'avoir plus jamais rien de commun avec lui, de le combattre en tout et toujours, de fuir son parti et d'en détourner tous ceux que nous pourrons. Nous promettons également de ne jamais pactiser avec ses suppôts et de ne point prêter l'oreille à ses apôtres qui prêchent une morale contraire à celle de l'Evangile et qui par tous les moyens, par leurs discours, leurs journaux, leurs revues, répandent à profusion à travers le monde le vice et l'erreur.

Nous renonçons *aux pompes* de Satan, c'est-à-dire aux maximes et aux vanités du monde. Les maximes du monde, vous les connaissez, elles sont diamétralement opposées à celles de Jésus-Christ. « Bienheureux les pauvres en esprit, » dit le Sauveur. — « Pas du tout, répond le monde sous l'inspiration du démon, les heureux, ce sont les riches, ceux qui ont tout en abondance. » — « Bienheureux ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution pour la justice, » dit l'Evangile. — « Non, répond le monde, mais bienheureux au contraire ceux qui rient et s'amusent. » — « Servez Dieu dès votre jeunesse, » recommande l'Eglise à ceux qui entrent dans la vie. — « Mais non, répond le monde, il faut que jeunesse se passe en amusements et en folies de toute sorte. » — « Pensez à vos fins dernières et vous ne pécherez pas, » nous dit le St-Esprit. — « Gardez-vous-en bien, répond le monde, rejetez loin de vous ces pensées austères et attristantes, mais tandis que vous le pouvez, couronnez-vous de roses et jouissez de la vie. »

Les vanités du monde, vous les connaissez également. Ce sont toutes ces fêtes et toutes ces réunions mondaines auxquelles le démon préside, ce sont tous ces bals, tous ces divertissements, tous ces spectacles où le bon Dieu est si gravement offensé parce qu'ils sont autant de moyens de séduction et autant d'occasions pour les passions de se donner libre cours.

Au baptême, nous renonçons encore *aux œuvres* du démon, c'est-à-dire à toutes sortes de péchés. Nous renonçons donc à l'orgueil qui nous remplit de suffisance, nous ferme les yeux sur nos propres défauts pour ne nous faire voir que ceux du prochain. Nous renonçons à l'avarice, cette soif insatiable des biens de la terre, cette passion tenace qui endurcit le cœur, le pousse à l'injustice et le rend insensible aux besoins d'autrui. Nous renonçons à la luxure, cette passion aussi honteuse que tyrannique, qui peuple l'enfer d'innombrables victimes. Nous renonçons à l'envie, cette passion cruelle qui nous fait sécher de dépit à la vue du bonheur des autres et nous réjouir à la vue de ses malheurs. Nous renonçons à la gourmandise et à l'ivrognerie, ce vice qui dégrade l'homme et l'abrutit ; à la colère, cause de tant de blasphèmes, d'injures, de menaces et parfois même de brutalités. Nous renonçons à la paresse enfin qui nous fait négliger nos devoirs de façon si déplorable et surtout la grande affaire de notre salut.

III

Par le saint baptême nous renonçons donc tout d'abord au démon, à ses pompes et à ses œuvres. Mais ce n'est pas tout. Nous nous engageons en même temps à vivre et à mourir pour Jésus-Christ.

Vivre pour Jésus-Christ, c'est lui soumettre son intelligence, en croyant fermement toutes les vérités qu'il nous a enseignées et que son Eglise nous propose à croire ; c'est lui soumettre sa volonté, en

observant fidèlement ses commandements ; c'est suivre ses exemples et imiter ses vertus. Par le baptême nous sommes devenus chrétiens, c'est-à-dire les disciples de Jésus-Christ. « Or si quelqu'un veut être mon disciple, a-t-il dit, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » (Math., XVI, 24).

Mourir pour Jésus-Christ, c'est lui être fidèle durant toute la vie et jusqu'à la mort. C'est même être prêt à sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour lui rester fidèle, comme l'ont fait les martyrs de tous les temps et comme continuent de le faire en l'un ou l'autre point du monde ceux qui meurent victimes de leur dévouement à sa cause.

Voilà les obligations que nous avons contractées au jour de notre baptême, voilà les promesses que nos parrains et marraines ont faites pour nous.

Et ne dites pas que ces saints engagements ne vous lient pas, sous prétexte que n'ayant alors ni raison ni liberté ce n'est pas vous qui les avez contractés.

Quoi que vous puissiez prétendre, ces engagements existent et ils vous obligent, tout comme vous obligent les devoirs civiques et militaires qui résultent pour vous de votre inscription sur les registres de l'état-civil. Ils nous obligent parce que nos parrains et nos marraines n'ont promis à Dieu de notre part que ce que nous lui devons à tant de titres et ne pouvons nous empêcher de lui rendre sous peine de damnation éternelle. Ils nous obligent enfin, parce que nos parrains et marraines ont légitimement présumé notre consentement. De leur part, eût-il été raisonnable de supposer qu'un enfant aimerait mieux devenir esclave du démon, exposé aux peines de l'enfer, plutôt que de devenir l'enfant de Dieu et l'héritier du ciel ? Loin de nous en plaindre, nous devons être très heureux que d'autres aient eu tant à cœur nos intérêts éternels.

Soyons donc bien fidèles aux promesses qui ont été faites en notre nom au jour de notre baptême et que nous avons du reste librement et solennellement renouvelées au jour de notre Communion solennelle. C'est sur la manière dont nous les aurons accomplies que nous serons jugés.

Un saint diacre nommé Umritta, ayant tenu comme parrain sur les fonts baptismaux un jeune homme appelé Elpiodore, eut la douleur de le voir devenir apostat et persécuteur des chrétiens. Un jour qu'Elpiodore exerçait publiquement la persécution au milieu d'une foule immense, Umritta parut tout à coup devant lui. Il avait conservé les vêtements blancs dont ce jeune homme avait été revêtu au jour de son baptême. Les lui montrant : « Malheureux Elpiodore, lui dit-il, voilà les témoins de ton apostasie. Ces témoins t'accuseront au tribunal du souverain Juge. La voilà, cette robe dont je t'ai revêtu sur les Fonts sacrés, elle demandera vengeance contre toi... elle se changera en un vêtement de feu et de flamme qui te dévorera pendant l'éternité. »

Ne nous exposons pas à entendre les mêmes reproches quand nous paraîtrons au tribunal de Dieu. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXI

LA TRANSFIGURATION

I. — La Transfiguration sur le Thabor. Elle se renouvelle constamment sous un certain rapport : à des âmes privilégiées Jésus se révèle encore et il leur demande de marcher à sa suite. C'est le mystère des vocations supérieures. Chacun doit être attentif à la voix de Dieu.

II. — C'est à chacun qu'il appartient de choisir sa carrière. Les signes de la vocation sacerdotale ; ils sont contrôlés par les ministres de l'Eglise qui sont chargés de notifier l'appel divin.

III. — La vocation une fois discernée, il faut la cultiver en acquérant les qualités naturelles et surnaturelles nécessaires. Ne pas s'effrayer des difficultés.

Mes chers enfants,

En temps ordinaire, lorsque le Sauveur voyageait sur les routes de Judée, rien ne laissait transparaître sa divinité. Sans doute, lui que l'on a appelé « le plus beau des enfants des hommes » devait-il éclipser ses compagnons par sa prestance, sa dignité, la majesté de son allure. Mais, à cela près, il ressemblait aux autres hommes. Même quand il opérait des miracles, c'était toujours sous le voile de sa chair, avec des mots et des gestes humains, car il était dans son plan de ne pas éblouir la terre par sa magnificence de Dieu. S'il s'était présenté, en effet, dans tout l'éclat de sa gloire, quel mérite aurait eu le monde à croire à une telle évidence ? La foi fût devenue impossible et sa récompense se serait évanouie avec elle.

I

Partout le Christ tenait à corroborer la croyance de ses plus intimes amis. Un jour, il choisit ceux qu'il préférait entre tous : Pierre, Jacques et Jean ; il les conduisit sur une haute montagne. Et là, il leur apparut transfiguré, plus éclatant que le soleil. Il se manifesta à eux entre Moïse et Elie, tandis que son Père lui-même daignait affirmer la réalité de l'incroyable vision. Emerveillés, les Apôtres eussent voulu que cette extase n'eût pas de fin et Pierre suppliait le Seigneur de lui laisser dresser trois tentes, afin de ne plus s'éloigner de la colline bienheureuse où la majesté de l'Eternel s'était révélée à lui.

Il se passe quelque chose d'un peu analogue dans la vie courante. Normalement, Jésus ne se découvre qu'en partie aux chrétiens vulgaires. Il leur dit assez de choses, il leur montre assez de preuves pour qu'ils puissent croire en lui, l'adorer, le servir et l'aimer. Cela est déjà magnifique, puisque cela permet aux humains d'atteindre au ciel, but de leur vie. Mais souvent le Seigneur s'arrête là. Satisfait d'une obéissance commune, il laisse ses fidèles à leur carrière habituelle, à leurs occupations profanes, à leurs luttes pour le pain de chaque jour. Quelle place tiennent, dans l'existence de la plupart, le culte, la prière et le service de Notre-Seigneur ?

Toutefois, il y a des exceptions. De temps à autre, le bon Jésus se penche avec prédilection vers une âme. Il la choisit, entre mille autres, pour la douer de vertus plus éminentes ; il la destine à lui être consacrée. Pourquoi, comment cette âme a-t-elle pu mériter une faveur pareille ? Mystère dont la Providence a seule le secret. Toujours est-il que le Sauveur se révèle à l'âme qu'il aime. Sans doute, il ne se transfigure pas visiblement à ses regards, comme il fit lors de sa mission en ce monde. Mais il lui inspire un goût raffiné des choses saintes, un désir ardent et généreux de se dévouer pour la cause du ciel, un dégoût des vulgarités terrestres. L'enfant privilégié à qui Dieu a ainsi montré les réalités éternelles jugera désormais toutes choses suivant leur exacte valeur, trop souvent méconnue. Il possédera cette vérité supérieure qui consiste à comprendre que les biens d'ici-bas sont moins qu'un néant passager, tandis que les splendeurs du ciel, les affections de l'éternité sont les seuls avantages impérissables et suprêmes. La conséquence se devine d'elle-même. Le jeune homme à qui Notre-Seigneur a murmuré : « Viens et suis-moi », serait le dernier des misérables s'il se dérobait à l'appel divin. Il renonce donc joyeusement à toute ambition, à toute joie humaine, et il s'en va, suivant Jésus transfiguré et s'efforçant de transfigurer lui-même son âme, afin de se rapprocher toujours davantage de Dieu.

On dit alors que cet adolescent possède une « vocation ». Rien de plus vrai. Il est bien entendu que ces vocations surnaturelles sont rares. Mais elles se produisent néanmoins. Et ne vous est-il pas arrivé de vous demander à vous-mêmes si vous ne pourriez pas être élu, vous aussi ? Quoi d'étonnant, d'ailleurs, à cela ? Si le Christ tient à se procurer des apôtres et des prêtres, n'est-il pas naturel qu'il les cherche surtout dans les milieux chrétiens comme le vôtre, parmi les jeunes gens d'élite qui vivent à l'ombre de sa loi ? Admettons que vous ne soyez pas tous choisis. Mais n'est-il pas probable que plusieurs d'entre vous ont déjà senti passer le souffle sacré, ou vont entendre bientôt la voix divine ? C'est à ceux-là qu'il faut s'adresser aujourd'hui. Cela, d'ailleurs, servira à tous ; car cela permettra à chacun de scruter le problème de sa destinée. Et ceux qui ont compris que le Maître les attend et les aime, ceux-là pourront enfin lire plus clairement dans leur cœur, et donner à Jésus la réponse impatiemment attendue. Dieu fasse que vous compreniez bien, mes enfants, la gravité de l'heure où nous sommes ! Jésus va vous proposer de partager sa vie, ses fatigues comme ses triomphes ; Jésus va vous révéler peut-être le secret de votre vocation ; demandez-lui la grâce de réfléchir avec droiture, de vous décider sans faiblesse, et de suivre inviolablement la voie que la Providence vous aura tracée.

II

De toute éternité, Dieu a prévu la carrière que devrait suivre chaque personne humaine placée par sa bonté en ce monde. Il a, en conséquence, donné à chacun de nous les aptitudes nécessaires pour accomplir sa destinée terrestre. Mais il n'a pas voulu nous forcer, par une intervention sensible, à entrer dans la route qu'il nous a choisie. C'est à nous-mêmes qu'il laisse le soin de rechercher la situation qui doit être la nôtre, d'après nos goûts et d'après les circonstances variables. Il nous incombe donc le devoir d'examiner soigneusement l'orientation à donner à notre vie et cette obligation s'impose dès notre jeunesse, car vous comprenez bien qu'on ne peut pas attendre jusqu'à quarante ou soixante ans pour se décider à embrasser une profession. Il est indispensable d'avoir fait son choix assez tôt pour diriger ses études en conséquence ; mais il faut faire ce choix avec le plus grand sérieux, après de longues méditations, avec l'aide de conseils compétents, car, de la décision prise, dépendra non seulement notre vie, mais probablement aussi notre éternité. La première chose à faire est de distinguer entre les occupations ordinaires et profanes, et les vocations religieuses : devons-nous rester dans le monde ou nous consacrer entièrement à Dieu ?

Notez bien que le Seigneur ne veut pour prêtres que ceux qu'il aura élus lui-même. On n'a pas plus le droit de s'immiscer indûment dans le sacerdoce que de se dérober à l'invitation du ciel. Personne ne peut franchir les degrés de l'autel « s'il n'y a pas été appelé par Dieu, comme le fut jadis le pontife Aaron ».

Mais comment reconnaître la volonté d'En-haut ? Quoique ce ne soit pas toujours chose facile, il existe plusieurs signes qui nous permettent d'acquérir une certitude suffisante. Ces signes, d'ailleurs, sont extrêmement variables. Certains enfants, dès leurs premières années, se sentent attirés, comme d'instinct, vers la piété : ils se plaisent à l'église, ils en aiment les cérémonies. Au fur et à mesure qu'ils grandissent, leur vertu va en se développant. Je ne veux pas dire qu'ils soient parfaits : ils possèdent, hélas ! comme tout le monde, les tares de la nature humaine. Mais ils prennent un soin spécial de lutter contre leurs vices et de vivre dans l'amour de Dieu. On remarque déjà en eux les principales forces qui doivent être celles du prêtre : obéissance, générosité, esprit d'apostolat, goût du renoncement, ferveur, et très spécialement le culte de la chasteté sans lequel ils ne sauraient accomplir leur austère mission. Ces enfants-là peuvent, sans trembler, affronter le Grand Séminaire.

Ceci est le cas normal, le plus simple de tous. Mais il existe d'autres vocations qui ne se manifestent que plus tard. Ce n'est pas parce qu'on aura été un petit garçon tapageur, paresseux, turbulent, qu'il faut tout de suite conclure qu'on est rejeté par le Seigneur. Bien des âmes n'ont entendu l'appel de Dieu que vers la fin de leur adolescence, parfois à la suite d'un événement providentiel, d'une crise intérieure ; plus souvent après une lente évolution de leur intelligence et de leur cœur. On trouve même des gens qui ont commencé par les carrières mondaines et qui, arrivés à l'âge mûr, renoncent à leur toge de magistrat, à leurs galons d'officier, à

leur situation d'ingénieur pour se retourner vers le Très-Haut qui ne les voulait qu'à cette heure.

Un des exemples les plus frappants de vocation tardive est celui de S. Augustin qui, pécheur et débauché pendant longtemps, devint avec la grâce de Dieu le grand docteur, l'héroïque pontife que l'on admire depuis quinze siècles. Lorsqu'il s'agit de cas de ce genre, une extrême prudence s'impose. Si une conversion est nécessaire, il faut savoir attendre que cette conversion se soit bien démontrée, pendant un temps assez prolongé pour qu'il n'y ait plus lieu de craindre un retour à de mauvaises habitudes. Il importe de se garder contre les entraînements d'un enthousiasme qui risque de tomber aussi vite qu'un feu de paille. Mais quand la preuve est bien faite, quand on est sûr d'avoir abdiqué pour jamais les pompes et les erreurs de la terre, quand on a la certitude intime d'être appelé par le Seigneur, alors il n'y a plus à hésiter.

Cet attrait vers la sainteté ne suffit d'ailleurs pas pour autoriser à conclure avec certitude à une vocation surnaturelle. Personne n'est bon juge dans sa propre cause : on se laisse facilement duper par de spécieuses apparences. Et, de plus, ce serait tomber dans le subjectivisme protestant que de s'autoriser soi-même à pénétrer dans une hiérarchie dont l'Eglise se réserve de distribuer elle-même les grades, depuis la tonsure jusqu'à l'épiscopat. Aussi votre entraînement personnel sera-t-il contrôlé par un double appel qui, lui, sera décisif. Vous serez tenus de dévoiler à votre confesseur habituel les plus secrets replis de votre conscience : si vous voulez qu'il puisse vous donner des directives justes, il ne faudra pas vous borner à lui dire ce que tout chrétien doit avouer dans la plus simple confession. Vous exposerez à votre directeur de conscience vos états d'âme, vos tendances, vos pensées les plus cachées ; vous le mettrez à même de vous analyser à fond. Et ce sera lui, alors, qui vous dira, avec une autorité éclairée, si vous pouvez accéder ou non aux Ordres sacrés.

Tout ne sera pas fini encore. L'appel de l'Eglise est indispensable pour pénétrer dans le sanctuaire. Cet appel vous sera adressé, officiellement, au nom de votre évêque, par les supérieurs ecclésiastiques qui auront reçu la mission de guider votre formation surnaturelle. Ce ne sera donc pas vous-mêmes qui aurez l'audace de vous proposer, ce sera l'Eglise du Christ qui vous désignera au nom de Dieu et prendra la responsabilité de la décision. Vous voyez combien cette sagesse mettra de calme et de sécurité dans vos consciences.

III

Si le temps ne nous était pas mesuré, il serait bon d'indiquer les nuances qui distinguent les diverses vocations religieuses. Il y a, en effet, d'énormes différences entre le clergé séculier et les Ordres religieux. De plus, chaque Ordre, chaque Congrégation possède un esprit distinct qui requiert des aptitudes particulières. Celui dont la vie entière est tournée vers l'oraison fera un Chartreux ou un Trappiste ; l'homme d'action est plutôt désigné pour devenir missionnaire ; il y a des savants et des liturgistes que réclament les abbayes bénédictines, de même que ceux qui sont portés vers les œuvres ont leur place dans le clergé des diocèses. Mais tout cela, sans être négligeable, est, au début, un peu secondaire. Il s'agit, pour l'instant, de choisir entre la terre et le ciel ; plus tard vous aurez le loisir de discerner, d'accord avec votre confesseur et vos directeurs, les modalités de votre vocation.

Mais une fois cette vocation reconnue, il ne faut pas s'arrêter là. Il est essentiel de la soigner, de la cultiver, de la développer, de peur qu'elle ne s'étiole et ne finisse par périr parmi les embûches et les tentations infernales. Pour cela, deux séries de moyens sont indispensables. Il y a d'abord les procédés d'ordre plutôt naturel. Si vous voulez parvenir jusqu'au sacerdoce, si surtout vous voulez être un prêtre digne de ce nom, il vous faut un ensemble peu ordinaire de qualités même profanes. Un prêtre doit être bien élevé, savoir se trouver aussi à l'aise dans un salon que dans une chaumière ; la connaissance des littératures classiques lui est indispensable, ne serait-ce que pour le préparer à ses études philosophiques et théologiques. Sa culture générale doit être suffisante pour lui permettre d'aborder la chaire et les discussions, ou même de se tirer d'embarras par lui-même dans maintes circonstances difficiles. Voilà pour l'esprit : il faut en dire autant au sujet du caractère. Beaucoup de petites défectuosités sont tolérables pour un homme du monde, qui sont inadmissibles pour un prêtre. Ce qui paraît vétille chez les autres, ferait scandale chez nous. Et c'est d'ailleurs un bien que la société soit aussi rigoureuse à l'égard des ministres de Dieu, car cela démontre en quelle haute estime elle tient leur sublime mission.

Tout en travaillant à se « polir » — si vous voulez bien me permettre cette expression désuète mais si expressive, — un futur séminariste doit surtout s'appliquer à obtenir de Dieu les grâces nécessaires à l'avenir qui l'attend. Ces grâces sont tellement multipliées qu'on ne saurait les énumérer toutes : grâces intellectuelles, grâces de ferveur, grâces de résignation à cause des épreuves qui sont le lot de tous les privilégiés de Jésus, grâces d'héroïsme lorsqu'il faudra défendre des principes sacrés, grâces d'onction et de discernement pour toucher et diriger les âmes, grâce de la pureté parfaite, grâce de la persévérance jusqu'au trépas. On pourrait en citer des multitudes d'autres. Or, ces grâces dépendent essentiellement de Dieu qui les dispense gratuitement aux créatures sans que celles-ci aient jamais pu s'en rendre strictement dignes.

Devrons-nous craindre que le Seigneur ne nous accorde pas les secours nécessaires ? Pas le moins du monde. Il a promis qu'il ne refuserait pas ses dons à celui qui ferait son possible pour les obtenir. Et voici précisément la tâche qui nous incombe : accomplir tout ce qui est en nous, en vue de gagner les secours surnaturels sans lesquels nous n'aboutirions à rien de bon. Pour y parvenir, il y a bien

des manières : la pratique de la confession et de la communion fréquentes, la prière sincère et ardente qui fera violence au ciel, les mortifications, les abnégations, les sacrifices de toutes sortes, accomplis dans la seule et droite intention de pénétrer la volonté du Maître pour nous y conformer aveuglément. Celui qui aspire à l'honneur de représenter le Christ sur la terre et de continuer l'évangélisation du monde, doit, sans perdre un instant, façonner son âme de telle sorte qu'elle soit un reflet, une image — la moins imparfaite possible — de l'âme de N.-S. Jésus-Christ.

Ne vous laissez pas enfin effrayer par les difficultés de la vie sacerdotale, que l'on exagère trop souvent autour de vous. Si, comme je l'espère, plusieurs d'entre vous sont destinés à devenir prêtres, qu'ils ne craignent rien : Dieu sera avec eux. Le sacerdoce est une charge, sans doute, mais c'est un honneur incomparable ; le prêtre est souvent pauvre ici-bas, mais il possédera les trésors du ciel : nous rencontrons des contradictions, des humiliations, mais aussi que de consolations et d'hommages ! Il ne faut pas avoir peur d'être prêtre, car les prêtres sont Jésus se survivant à lui-même ici-bas. Et d'ailleurs, vous le savez bien, si le Maître a promis de récompenser au centuple la moindre bonne œuvre faite pour lui, quels triomphes ne réserve-t-il pas, éternellement, à ceux qui se sont offerts tout entiers pour le servir ! Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XV

2e Dimanche de Carême

L'ASCENSION DU THABOR

La vue de leur Maître transfiguré plongea les trois Apôtres privilégiés dans un tel ravissement qu'ils estimèrent avoir atteint le bonheur suprême. Oubliant tous les biens terrestres, qui devaient leur sembler bien pâles à côté de la félicité dont ils étaient inondés, ils n'eurent plus désormais qu'un désir : demeurer en cet endroit béni pour y jouir sans fin de ce spectacle. Mais l'heure de la béatitude n'avait pas encore sonné pour eux et ils durent se résigner à descendre de la montagne pour se retrouver au milieu des misères de l'existence quotidienne et se préparer aux durs labeurs de l'apostolat qui leur était destiné. Méditons, m. f., sur cet épisode évangélique, pour y puiser une leçon d'*espérance* et de *confiance*.

I

Nous y trouverons d'abord un motif d'apprécier hautement les biens célestes : rien n'est plus important que cette estime, car en elle réside pour une bonne part le secret de la fidélité à Dieu.

Le péché, en effet, provient de ce que nous ne tenons pas la balance égale entre Dieu et la créature. L'ordre des choses voudrait que notre préférence se porte toujours vers Dieu et que nous recherchions la créature seulement dans la mesure où Dieu le permet et où elle peut nous conduire vers lui. Malheureusement elle est, si j'ose dire, trop près de nous. Sans cesse en contact avec elle par nos sens, nous subissons de sa part une véritable fascination : tantôt ce sont des affections coupables qui nous sollicitent, tantôt notre chair nous fait sentir l'ardeur de ses convoitises, tantôt la gloire humaine et les richesses nous apparaissent revêtues d'un faux éclat : autant de séducteurs qui nous tirent par la manche et nous disent d'un ton insinuant : « Viens avec nous ; en nous tu trouveras le bonheur auquel tu aspires, pour lequel tu es fait ! »

Et quand, nous tournant du côté de Dieu, nous lui demandons quelles compensations il nous promet pour ces jouissances auxquelles il nous ordonne de renoncer, pour toute réponse il nous montre le ciel, objet merveilleux sans doute, mais que nous connaissons uniquement par la foi et qui ne fait aucune impression sur nos sens. Ne devient-il pas explicable, dès lors, que nous soyons exposés à fausser l'échelle des valeurs et à nous porter de préférence vers ce qui nous est plus accessible ?

Si, avec l'aide de la grâce, nous résistons courageusement et avec succès, une autre tentation surgit parfois : le ciel sera-t-il assez beau pour satisfaire toutes les aspirations de notre cœur, pour nous ôter tout regret des jouissances dont, pour Dieu, nous nous serons privés ?

M. f., la scène du Thabor est bien faite pour nous donner une idée plus concrète des biens éternels et dissiper toutes les ombres du doute. Un coin seulement du ciel s'y découvre : le corps glorifié de Notre-Seigneur, le plus beau, sans doute, de tous ceux qu'il sera donné à l'œil humain de contempler, mais qui n'a pas encore l'éclat que lui méritera sa Passion et qui, surtout, n'est qu'un pâle reflet de la lumière où Dieu habite.

Et pourtant quels effets prodigieux cette seule vue n'opère-t-elle pas ? Les Apôtres, par leur condition et leur éducation, étaient aussi peu que possible préparés à goûter les joies d'ordre spirituel ; dans leurs conversations ils montrent combien ils sont sensibles sur la question du point d'honneur, combien ils se dégagent mal des conceptions universellement reçues d'un règne messianique purement temporel, combien l'idée de la souffrance leur apparaît redoutable. Et voilà que, en présence de leur Maître transfiguré, toutes les joies que la terre pouvait leur offrir s'effacent, leurs ambitions sont satisfaites ; pourvu qu'on leur permette de se rassasier à leur aise de ce torrent de délices, ils ne demanderont plus rien.

C'est un bien autre spectacle que le ciel nous réserve. Là nous verrons Dieu face à face, et en lui nous posséderons l'ensemble de tous les biens désirables, insoupçonnés par nous jusqu'alors. Autour de son trône nous contemplerons les chœurs des anges, dont la variété et la splendeur laissent loin derrière elles celles du monde matériel ; nous ver-

rons Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, les saints, ceux que nous aurons connus et aimés ici-bas comme ceux dont nous ignorions l'existence, et qui nous prodigueront les témoignages de la plus tendre charité. Nous admirerons la puissance et la sagesse de Dieu se manifestant dans l'ensemble de la création. Saisis alors d'une sainte allégresse, nous dirons avec incomparablement plus de raison que S. Pierre : « Il est bon d'être ici ! » Et cette fois rien ne rompra plus le charme ; la vision n'aura pas de fin et l'intime certitude que nous en aurons mettra le comble à notre bonheur.

Pour raviver notre espérance au milieu des peines de la vie, aimons à réfléchir fréquemment sur ce que l'Eglise, par l'organe de la Sainte Ecriture et des théologiens, nous enseigne relativement à la béatitude céleste. Quelquefois Dieu nous y aide lorsque par des lumières plus abondantes dans l'intelligence ou par une certaine onction de sa grâce, il verse dans nos âmes le baume de ses consolations. Ces phénomènes, fréquents et intenses dans la vie des Saints, se reproduisent à des degrés divers dans l'âme des simples fidèles, par exemple en récompense d'un acte de vertu, en vue d'un acte plus généreux à accomplir. On sent alors vivement combien tout ici-bas n'est que vanité, combien l'union à Dieu est la seule chose qui importe ; la vertu devient agréable et facile, on jouit d'une paix intérieure qui surpasse tout sentiment, et volontiers on demeurerait dans cet état. Mais, pour nous comme pour les Apôtres, le temps n'en est pas encore arrivé ; bientôt nous nous retrouvons avec les mêmes épreuves et la même sécheresse intérieure.

Il n'en faut pas moins remercier Dieu de ces lueurs intermittentes : elles nous rappellent en effet l'existence de la récompense céleste et nous aident à prendre patience. Si l'objet de nos désirs tarde à se manifester à nous, c'est pour notre bien, car c'est pour nous laisser le bénéfice du mérite. Cette perle précieuse, nous ne l'aurons qu'à condition de l'acheter et elle sera d'autant plus belle que nous pourrons la payer d'un prix plus élevé. C'est ce que nous enseignent les autres détails de la scène évangélique, sur lesquels il nous faut maintenant porter notre attention.

II

Remarquons d'abord que la transfiguration corporelle de Notre-Seigneur est très courte dans sa durée. A la vérité, rien ne s'opposait à ce qu'elle fût permanente ; bien plus, elle était normalement exigée par la vision béatifique dont jouissait l'âme du Christ. Toutefois, dans le plan divin, elle devait être acquise par les souffrances de la Passion. C'est pourquoi Moïse et Elie, en un mystérieux colloque, s'entretiennent avec leur Maître de la manière dont il rachètera le monde ; c'est pourquoi encore Jésus lui-même dira plus tard aux disciples d'Emmaüs : « Il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire » (Luc, XXIV, 26) et S. Paul, dans son texte célèbre de l'épître aux Philippiens (III, 6-11), établira un parallèle entre les humiliations du Sauveur et son exaltation.

Dieu nous traçait ainsi la route à suivre pour monter au Thabor : celui qui veut suivre Jésus dans sa gloire doit se renoncer à lui-même, prendre sa croix et imiter l'exemple donné. Ce n'est pas qu'il faille nécessairement s'adonner aux austérités qui ont rendu célèbres certains saints, ni s'attendre à des épreuves semblables à celles dont nous lisons le récit dans le livre de Job. La destinée ordinaire des chrétiens est plus modeste et n'exige pas un héroïsme à jet continu.

Ce que Dieu demande avant tout de nous, c'est l'obéissance à sa loi : « Ecoutez Jésus », nous dit-il en s'adressant aux Apôtres. Si nous la pratiquons, chacune des vertus dont elle provoquera l'exercice heurtera l'une des tendances de notre nature corrompue et nous fournira l'occasion d'une mortification. Ce n'est pas sans effort que nous nous livrerons à nos prières de règle, alors que l'attrait des plaisirs ou le respect humain nous appelleront ailleurs ; ce n'est pas sans effort que nous garderons la tempérance, que nous rendrons à chacun son dû ; ce n'est pas sans effort que nous donnerons au prochain l'aumône de notre temps et de nos ressources, que nous lui pardonnerons ses injures, que nous nous soumettrons à nos supérieurs, que nous accomplirons les devoirs de notre état, même en ce qu'ils ont de plus contraires à nos inclinations personnelles. Pour demeurer fidèles à notre idéal, nous devrons supporter une lutte de tous les instants. Pensons alors qu'en cela consiste la croix placée par Jésus sur nos épaules. Si à certains moments elle se fait plus pesante ou si nous sentons la lassitude nous envahir, regardons notre Maître, songeons qu'il a le premier porté sa croix, une croix bien plus lourde que la nôtre, qu'il est allé jusqu'au bout sans faiblir et qu'il a obtenu le prix de sa fidélité. Nous nous sentirons à ce moment réconfortés et notre ardeur pour le bien en sera vivement accrue.

Parmi les devoirs qui sollicitent la bonne volonté du chrétien, il en est un que l'Eglise nous signale tout particulièrement dans la messe de ce jour ; c'est celui de la chasteté. « Ce que Dieu veut, nous rappelle l'épître, c'est que vous évitiez l'impudicité, et que chacun de vous sache garder son corps dans la sainteté et l'honnêteté, sans l'abandonner aux emportements de la passion, comme font les païens qui ne connaissent pas Dieu. » Et parce que notre chair est faible, que nos forces morales sont impuissantes à nous garder du mal, la collecte a demandé auparavant le secours divin qui nous est indispensable : « Seigneur, a-t-elle dit, purifiez notre esprit des pensées mauvaises. » C'est avec raison que notre sainte liturgie a opéré ce rapprochement : l'évangile et l'épître se complètent mutuellement. Tandis que le premier nous montre le but à atteindre, celle-ci nous indique l'un des principaux moyens à prendre. C'est un principe affirmé par S. Paul « qu'on moissonnera ce qu'on aura semé » (Gal., VI, 8). Si donc nous voulons moissonner dans notre corps cette gloire qui le spiritualisera et le rendra docile aux impulsions de l'âme, il faut

que nous lui en donnions le germe par ce travail assidu qui éteindra en lui peu à peu la flamme des passions et lui interdira de se révolter contre la raison.

Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, à coup sûr ; il faudra, pour y parvenir, une volonté énergique et tenace. Il est pourtant indispensable d'entreprendre cette tâche : s'y dérober entraînerait l'exclusion du royaume des cieux (I Cor., VI, 10). Autre est la chasteté des personnes mariées, autre celle des personnes vivant dans le célibat. Nous ne pouvons entreprendre ici l'exposé complet des devoirs qu'implique cette vertu. Je me bornerai à rappeler que ce ne sont pas seulement les actes extérieurs, mais encore les désirs et même jusqu'aux pensées coupables librement consentis qui sont interdits par elle. Dieu a en horreur le vice contraire qui dégrade l'homme et traîne dans la boue l'image du Créateur qui s'y reflétait.

* *

« Je sais, disait Job, que mon rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je me relèverai de la terre ; de nouveau je serai recouvert de ma peau ; alors de ma chair je verrai Dieu, mes yeux le verront, et non un autre. » (Job, XIX, 26). C'est sur cette parole d'espoir que nous terminerons. Oui, quand la trompette de l'ange aura donné le signal de la résurrection générale, quand nos yeux extasiés s'ouvriront aux clartés célestes et que notre corps apparaîtra plus brillant que le soleil, alors nous tiendrons pour bien peu de chose les quelques peines qui auront été la rançon d'une telle gloire. Afin de prendre courage, transportons-nous souvent par la pensée à cette heure bénie. Ainsi soit-il.

XVI

3e Dimanche de Carême

LE VRAI BONHEUR

A la fin du discours qui sert de commentaire à la guérison du possédé muet, un court dialogue s'engage entre Notre-Seigneur et une femme du peuple. Il importe d'examiner quelques instants les expressions dont se sert le Sauveur, pour ne pas leur attribuer un sens qui était certainement très loin de sa pensée.

I

On s'explique aisément l'exclamation que pousse, du sein de la foule, cette femme inconnue. Elle vient d'assister à un grand miracle et a constaté l'admiration qu'il a soulevée chez ceux qui en avaient été les témoins. Son étonnement a redoublé quand elle a entendu les discours pleins d'autorité et de sagesse au moyen desquels le thaumaturge a confondu les calomnies de ses adversaires. Le murmure d'approbation qui a souligné ses répliques décisives a dit assez de quel côté se portaient les sympathies des auditeurs et peut-être, à ce propos, quelqu'un a-t-il appris à cette femme quelle renommée s'attachait à la personne du Maître dont, au surplus émanait un mystérieux rayonnement qui attirait les cœurs. Son imagination, à ce moment, s'est trouvée saisie par le spectacle d'une gloire humaine jusque-là inégalée. Faisant ensuite un retour sur elle-même, elle a songé quelle fierté elle ressentirait si elle avait un fils semblable à Jésus, et, ne pouvant contenir son enthousiasme, elle adresse tout haut ses félicitations à l'heureuse mère du Prophète.

Ce cri était l'expression d'un sentiment bien naturel au cœur humain, mais insuffisamment épuré : il semble qu'il ait eu son principe dans une estime exagérée de la grandeur humaine et dans cette persuasion que, pour des parents, le comble du bonheur est de voir leurs enfants pourvus d'une brillante situation dans le monde.

Telle était, en effet, la mentalité ordinaire des Juifs. Quand on interroge leurs aspirations, telles que nous les manifestent les écrits composés à l'époque de Notre-Seigneur ou les personnages évangéliques, on constate qu'elles se portent vers les avantages temporels, vers d'éclatantes victoires destinées à secouer un joug oppresseur, vers une domination politique s'exerçant sur la terre entière. Quelle difficulté les Apôtres n'éprouvent-ils pas à se défaire de semblables préjugés et, pour prendre un exemple se rapprochant de l'épisode qui nous occupe, ne voyons-nous pas Salomé, la mère de Jacques et de Jean, demander à Jésus de faire asseoir auprès de lui ses deux fils quand il aurait pris possession de son royaume ? Ici encore, c'était l'amour maternel qui parlait, et il avait raison quand il souhaitait le bien des enfants, mais il déviait quand il plaçait ce même bien dans une félicité toute terrestre, dans ce qui flatte les sens, sans considérer ce qui est utile à l'âme.

Combien de parents, aujourd'hui encore, tombent dans ce même travers ! Devant le berceau où repose leur nouveau-né, ils forment des rêves ambitieux ; plus tard ils ne négligent rien pour en assurer la réussite. Ils s'imposent un surcroît de travail et des privations pour solder les frais d'études plus complètes ; ils multiplient les démarches pour trouver une situation lucrative ; ils font de l'avenir de leur enfant l'objet de leurs préoccupations constantes ; et quand le jeune homme ou la jeune fille a pu s'élever d'un degré dans l'échelle sociale, ils regardent leurs désirs comme satisfaits, volontiers ils en conçoivent de l'orgueil. Ils ne semblent pas se souvenir que dans l'homme le corps est l'élément le moins important et que s'il faut pourvoir à son entretien, il importe surtout de former l'âme pour qu'elle puisse atteindre à une immortalité bienheureuse. Plus sages et dignes de louanges sont les parents qui mettent au premier rang de leurs soucis l'éducation religieuse et morale de l'enfant, et qui, soit au moment de l'établir, soit au moment de l'engager dans le mariage, s'inspirent de vues surnaturelles. Les honneurs du monde et les richesses ne sont qu'une fumée bientôt dissipée ; l'homme de bien trouvera dans la paix de sa conscience le plus précieux des bonheurs en attendant la récompense du ciel.

II

Notre-Seigneur ne pouvait laisser passer l'expression de ces sentiments trop humains sans lui apporter le correctif nécessaire. Mais il le fait avec autant de délicatesse que de netteté.

N'allons pas croire que ses paroles tendent à diminuer, si peu que ce soit, l'honneur incomparable de sa Mère. Il ne contredit nullement, en effet, l'affirmation de cette femme. Il n'aurait pu le faire, d'ailleurs, sans trahir les droits de la vérité ni sans opposer un démenti à la révélation de Dieu lui-même, car lorsque Marie, remplie de l'Esprit-Saint, avait chanté le cantique de son action de grâces, le *Magnificat,* elle s'était exprimée en ces termes : « Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Qu'était alors ce cri d'enthousiasme parti de la foule, sinon la première note de ce grand concert de louanges qui devait monter de la terre vers le trône de Marie ? Jésus, d'après la loi commune, devait aimer sa Mère plus que toute autre créature, et comme il était Dieu, son amour ne pouvait que se traduire en grâces abondantes, de manière à procurer à celle qui en était l'objet un bonheur sans égal.

Le fait proclamé était donc exact. Mais il restait à en déterminer la cause, et c'est à ce soin que s'applique Jésus. Oui, Marie est bienheureuse, mais il n'en faut pas chercher l'explication dans sa seule maternité divine, considérée abstraction faite de ses vertus : il lui aurait peu servi de donner Dieu au monde si elle ne l'avait, selon la parole de S. Augustin, conçu dans son esprit avant de le concevoir corporellement. Le vrai but de l'homme, celui où il trouve la plus haute perfection à laquelle il puisse prétendre, c'est d'accomplir la volonté de Dieu, et plus il s'abaisse devant son Créateur, plus il grandit en lui-même. Si la T. S. Vierge surpasse en gloire les autres créatures, c'est parce qu'elle les a d'abord surpassées en obéissance : « *Ecce ancilla Domini.* Voici la servante du Seigneur, » avait-elle dit au jour de l'Annonciation ; — « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'accomplissent, » lui répond le Seigneur par la bouche de Jésus.

Et pour mieux nous persuader de cette vérité, l'Evangile nous l'affirme encore en deux autres endroits. C'est d'abord sainte Elisabeth qui, recevant la visite de Marie, la félicite en ces termes : « Heureuse êtes-vous *d'avoir cru !* » (Luc, I, 45). C'est ensuite Jésus qui, en une autre circonstance, répond à ceux qui l'informent de la présence de ses parents : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ?... Celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » (Math., XII, 48-50). Il montre par là que les liens du sang comptent peu à ses yeux ; ceux auxquels il attache le plus grand prix sont ceux de l'amour. Mais précisément ces derniers relient très étroitement Marie à Jésus.

Nous trouvons en ces enseignements du Maître la source d'un puissant réconfort. L'alliance ou la parenté avec un monarque est chose humainement enviable, car il en résulte d'appréciables faveurs d'ordre temporel. Que dire alors de semblables relations avec le roi du ciel ? Seule une noblesse éminente peut en être l'effet. Et voici que, par la grâce de Dieu, nous pouvons parvenir à ce rang que la nature restreindrait à un petit nombre de privilégiés. Alors que plusieurs parmi les proches de Notre-Seigneur refusèrent de croire en lui et s'exclurent eux-mêmes de son royaume, nous pouvons devenir ses frères d'adoption, nous pouvons même contribuer à sa naissance dans le cœur des autres, et nous méritons ainsi une part dans ses prérogatives, notamment dans son héritage des cieux. Remercions-le de la dignité qu'il nous offre et demandons-lui le secours nécessaire pour accomplir la condition posée : l'observation de sa loi.

* *

Après avoir marqué en quelle mesure l'exclamation de cette femme de l'Evangile appelait une rectification et avoir signalé en quoi elle procédait d'une intelligence imparfaite, il serait injuste de ne pas mentionner qu'elle fut un acte de foi courageux, étant donnés les blasphèmes des ennemis du Christ et la crainte qu'ils inspiraient au peuple. Apprenons par là que nous ne devons pas seulement remplir en notre particulier nos devoirs de chrétiens, mais encore proclamer ouvertement nos convictions. Plutôt que d'appréhender le mécontentement des hommes, visons principalement à plaire à Dieu. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE « PATER »

III

Pater noster

LES RAISONS DE CETTE EXPRESSION

C'est un fait d'expérience qu'un fils unique s'attend à recevoir de son père beaucoup plus, toutes choses étant égales, que celui qui a un grand nombre de frères. Cependant ne nous y trompons pas : si cela est vrai quand il s'agit des pères de ce bas monde, il n'en est plus ainsi quand il est question de notre Père du ciel. Le nombre de ses fils adoptifs surpassât-il le nombre des grains de sable qui bordent les mers, aucun d'eux n'aurait à craindre d'en voir sa part d'héritage diminuée, tant les richesses de notre Père céleste sont incalculables.

Ne nous troublons donc point si l'Oraison dominicale nous fait dire non pas : « Mon Père », comme si nous étions des fils uniques, mais : « Notre Père », parce que nous avons un grand nombre de frères. Le Père céleste, en effet, nous prêtera son attention comme s'il n'avait que nous à écouter. Il éprouve même plus de joie à nous entendre lui parler ainsi, parce que nous lui montrons notre conviction qu'il peut faire du bien à tous les autres en même temps qu'à nous et qu'il suffit à penser à tous, à s'occuper de tous, à les entretenir tous également : « *Æqualiter est illi cura de omnibus.* » (Sap., VI, 8).

I

La première raison pour laquelle Jésus a voulu que nous disions à Dieu, dans l'Oraison dominicale : « Notre Père » et non pas : « Mon Père », a été de nous faire témoigner de sa puissance universelle, en sorte que ses fils adoptifs soient envers lui comme seraient les fleuves envers l'Océan si, par impossible, ils pouvaient l'appeler « Notre Père ». Car quand nous cédons à la crainte que Dieu ne s'occupe moins de nous en particulier, parce qu'au même instant il doit s'occuper de tant d'autres, nous sommes en défaut. Penser de la sorte, c'est craindre que le cœur de Dieu ne soit moins vaste que l'Océan, lequel alimente avec abondance et à la fois tous et chacun des fleuves innombrables qui de lui tirent leur origine.

Une seconde raison a été de nous faire souvenir, à l'occasion de cette prière, que nous sommes tous des frères et que, par suite, nous devons nous traiter en vrais frères, travaillant à l'envi à promouvoir toutes sortes de biens entre nous. Quand nous nous mettons en prière, c'est un fait que nous prions plus volontiers pour nous tout seuls que pour nous et pour les autres à la fois, et que, de plus, la prière que nous faisons pour nous uniquement, est accompagnée d'amour et de ferveur, tandis que l'indifférence et la tiédeur vont avec celle qui est faite pour nous et pour les autres en même temps. Or, il faut l'avouer, c'est là une erreur capitale et grossière. Croirions-nous, par hasard, être en perte quand nous prions pour les autres ? Tout au contraire, car c'est alors que nous gagnons, en réalité, le plus pour nous, et voici pourquoi : En priant pour nous tout seuls, il peut se faire que l'amour-propre soit l'unique mobile de notre prière, tandis que c'est assurément la charité qui nous inspire quand nous prions pour nous et pour ceux qui nous sont unis par le lien de la fraternité chrétienne. Et cette conduite nous rendant plus agréables à Dieu, nous dispose à obtenir de lui et avec abondance tout ce que nous lui demandons pour nous-mêmes. Voilà pourquoi, écrivant aux Romains, S. Paul leur dit : « Dieu m'est témoin que, sans interruption, je fais toujours mémoire de vous dans mes prières. » (Rom., I, 9). Il est remarquable que l'Apôtre donne sous la foi du serment l'assurance de sa prière continuelle ; et cela parce que prier ainsi avec continuité pour le prochain est chose si rare parmi les hommes, qu'il faut la leur attester ainsi pour qu'ils y croient.

En priant pour nous et pour les autres ensemble, nous faisons de plus preuve d'un plus grand *amour* pour Dieu, puisque nous affirmons ainsi notre désir que ses serviteurs soient en grand nombre. Nous rendons aussi plus *d'honneur* à Dieu, puisque notre respect ne va pas à lui seulement, mais à tous ceux qui portent sa ressemblance. Nous *obéissons* davantage à Dieu, par la sollicitude que nous avons, non seulement pour nous, mais pour tous ceux qu'il a recommandés à nos soins. Nous *imitons* Dieu, puisque nous pratiquons un amour semblable au sien, lequel, comme une pluie d'or, se répand avec surabondance sur toute créature.

Tels sont les avantages qu'il y a pour nous à prier de la sorte. Par là nous prouvons que nous sommes les fils adoptifs de Dieu : « *Estote imitatores Dei, sicut filii carissimi, et ambulate in dilectione.* » (Eph., v, 1). Tel est le but que le Christ Jésus s'est proposé en nous enseignant à prier par cette formule.

II

De plus, par l'Oraison dominicale, pratiquée par tous, le Christ Jésus a supprimé véritablement, parmi ses fidèles, toute cause *d'orgueil*. Grâce à elle, où trouver un puissant, un grand, qui ose mépriser un autre homme sur la terre, quand il sait que nous sommes tous fils du même Père ? « *Numquid non Deus unus creavit nos ? Quare ergo despicit unusquisque fratrem suum ?* » (Mal., II, 10).

Par elle, il coupe court à *l'envie*, puisque cette prière enseigne à chacun à procurer le bien des autres comme le sien propre. Par elle, il supprime *l'inégalité* parmi les hommes, puisqu'elle nous fait désirer pour le prochain autant de bien qu'à nous-mêmes. Par elle encore il supprime *les inimitiés* entre nous, car quiconque ne reconnaît pas les autres hommes pour ses frères ne peut plus présenter à Dieu pour lui-même les demandes si étonnantes de cette Oraison, sans s'exposer à être repoussé comme un menteur qui a du miel sur les lèvres et du fiel dans le cœur. « *Ore suo benedicebant et corde suo maledicebant.* » (Ps. LXI, 6). Par l'Oraison dominicale enfin, Jésus a constitué sur la terre une *puissance admirable,* propre à triompher, en faisant un corps unique de toutes les forces de ses fidèles. En effet, des soldats débiles seront vaincus, quelque nombreux qu'on les suppose, s'ils combattent séparément ; ils seront vraiment formidables à l'ennemi, s'ils attaquent tous à la fois.

Voilà pourquoi le Christ a voulu que, ses fidèles priant tous les jours ensemble, aucun ne prie pour soi-même, mais que tous prient pour chacun et que chacun prie pour tous : « *Orate pro invicem ut salvemini.* » (Jac., v, 6). Et ainsi l'assaut donné au ciel sera d'une puissance irrésistible.

Il faut dire encore que le secours réciproque qui nous est acquis, en priant de la sorte, bien qu'il nous serve puissamment pour obtenir de notre Père céleste toutes les grâces désirées, nous aide incomparablement moins pour obtenir ces mêmes faveurs que l'appui que notre frère aîné, Jésus, se plaît à nous prêter en se faisant notre avocat très aimant auprès de Dieu ; car à lui tout seul il a plus de crédit que nous tous ensemble. Or, ce secours du Christ, nous le méritons surtout lorsque dans l'Oraison dominicale nous disons : « Notre Père », car nous pratiquons ainsi envers le Christ Jésus un respect et une soumission admirables, en reconnaissant à lui seul le droit de dire à Dieu : « Mon Père ». Ce droit n'appartient qu'au Fils unique, au Verbe éternel. Quant à nous, nous ne sommes à aucun degré, comme l'observe S. Augustin, engendrés de Dieu, mais seulement créés par lui. C'est pourquoi nous devons lui tenir le langage qui convient à notre con-

dition et lui dire : « Notre Père », avec le grand nombre de ceux qu'il a créés comme nous.

Et si nous sommes fils adoptifs de Dieu et participants de la filiation divine, c'est grâce à Jésus-Christ, Fils par nature, et à son entreprise de Rédemption. C'est par là qu'il s'est donné un grand nombre de frères. Mais nous devons lui réserver cet honneur qui lui appartient en propre, de dire à Dieu : « Mon Père ».

Cependant, il ne nous est pas interdit, dans notre oratoire, dans nos prières privées, si l'ardeur de notre amour nous y pousse, de dire à Dieu : « Mon Père », comme peut le faire, dans la maison de famille, tout fils qui a plusieurs frères. Sachons néanmoins que cette manière de parler à Dieu est toujours improprement employée par nous, en raison du profond respect que nous devons au Christ Jésus qui, s'adressant à Dieu, lui dit toujours : « Mon Père », et, parlant de Dieu avec les hommes, dit toujours : « Mon Père » ou bien encore : « Votre Père », jamais : « Notre Père ».

C'est pourquoi nous autres, si pauvres et si petites créatures, nous ne devons jamais oublier que nous ne sommes que des fils adoptifs, privilège divin et sublime assurément, mais qui ne nous donne pas le droit de nous prévaloir. C'est à Jésus seul que Dieu a dit : « Tu es mon Fils ; je t'ai engendré de toute éternité. » (Ps. II, 7).

POUR UN TRIDUUM D'ADORATION PERPÉTUELLE

III

L'EUCHARISTIE, VIATIQUE

Mes frères,

Après s'être appelé un sacrifice et une communion, le sacrement de l'Eucharistie porte un dernier nom, un que je tremble de dire, parce que, peut-être, il va vous étonner et que, dans la solennité de ce soir, j'ai peur qu'il ne paraisse, un moment du moins, déplacé, un nom que je dirai pourtant, puisqu'il est au fond consolant et doux : le *viatique*.

Ce terme, nous sommes habitués à ne l'entendre que de ces dernières et silencieuses tendresses échangées entre Jésus et ceux qui vont mourir. Il sonne à nos oreilles comme un glas de mort rappelant à chacun les souvenirs les plus douloureux. Et pourtant, si nous savions lui donner sa signification complète et ne pas le restreindre à une application toute spéciale, il serait, au contraire, consolant et doux, puisqu'il nous montrerait en Jésus ce qu'il veut être en réalité : le frère, le soutien et l'ami de chacune de nos journées et de tous nos instants. C'est de Jésus-Viatique entendu de la sorte que je voudrais ce soir vous parler.

I. — *L'Eucharistie nous apporte la lumière*

Jésus, m. f., est dans l'Eucharistie notre viatique, parce qu'il nous apporte les secours dont nous avons le plus besoin dans la vie.

Une âme chrétienne a d'abord et avant tout besoin de lumière ; elle a besoin de savoir où vont ses journées et où la conduit ce chemin parfois si rude qu'elle l'appelle un Calvaire ; elle a besoin de le savoir avec une certitude infaillible, dans une lumière qui ne soit pas sujette à se voiler perpétuellement et qui suffise à dissiper les ténèbres. Cette lumière, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est uniquement celle de la foi ; je n'ai pas besoin d'affirmer une fois de plus que toute autre, en dehors de celle-là, est absolument insuffisante et incomplète ; je n'ai pas besoin, Messieurs, de profiter ce soir de votre présence pour affirmer une fois encore que toute lumière scientifique, philosophique, historique, à côté de nos lumières de foi, ne s'appelle, quand il s'agit de résoudre le problème de la vie, qu'obscurité et néant. Nous avons besoin de la lumière de foi, c'est-à-dire des clartés de Dieu qui peut seul expliquer notre vie, puisque lui seul la possède et que, de son sein plein d'amour, elle a découlé sur nous.

Or, cette lumière de foi, est-il nécessaire de répéter aussi que chaque jour la menace et que nous sommes perpétuellement exposés à la perdre, qu'elle a pour rivale, non pas une lumière de raison, mais des ténèbres et des sophismes de raison, des apparences mensongères qui, à chaque minute, ont la prétention de la remplacer ? Est-il nécessaire d'affirmer qu'à chaque minute, au lieu d'éclairer la terre par les horizons du Paradis, au lieu de faire venir d'en-haut les clartés qui sont infaillibles, nous avons la tentation de nous contenter des misérables reflets et des clartés réfractées par notre raison et par les misérables objets d'ici-bas ? Nous avons, en notre vie chrétienne, besoin de cette clarté surnaturelle qui seule ne peut pas tromper.

Où est donc le foyer rayonnant à toute heure de cette lumière de foi ? Où donc, dans nos hésitations, dans nos doutes, dans nos heures plus obscures et plus troublées, où donc pourrons-nous recourir à la lumière de Dieu ? Vous avez répondu déjà : « Nous le pouvons en recourant à l'Eucharistie, car, sous les voiles de l'Hostie, encore une fois c'est Jésus qui est présent, et Jésus c'est le Verbe incarné, c'est la Sagesse éternelle de Dieu et son inaccessible lumière rapprochée de nous, mise pour ainsi dire à notre service et à la portée de notre main. »

O âmes chrétiennes, vous dites que vos pas hésitent et que votre route s'obscurcit ; qui donc vous empêche d'approcher du divin soleil ? Qui vous empêche de venir aux pieds de Jésus-Hostie et de solliciter la Sagesse de Dieu de marcher devant vous et de vous frayer la voie ? Qui vous empêche de faire comme les Saints ? Relisez leur vie et pénétrez-vous de leurs exemples, vous verrez que pour garder la lumière de Dieu, ils n'avaient pas d'autre secret que celui-ci : renouveler leur foi auprès de Jésus-Hostie.

Vous connaissez l'admirable parole de S. Thomas d'Aquin : on lui demandait un jour, après qu'il eut rempli les Universités et le monde de l'éclat de son génie, quels avaient été ses maîtres, et l'on s'atten-

dait à ce qu'il citât les professeurs les plus illustres de l'époque, les savants les plus renommés. S. Thomas d'Aquin, au contraire, indiquant sur un mur de sa cellule un pauvre crucifix de bois, disait : « Vous voulez connaître mon Maître, vous voulez savoir au pied de quelle chaire j'ai appris tout ce qu'à mon tour j'ai enseigné. Mon Maître, le voilà, c'est Jésus-Christ ; j'ai plus appris en baisant ses mains, j'ai plus appris en versant des larmes sur ses pieds sanglants, qu'en m'asseyant depuis mon enfance au pied des chaires les plus célèbres, et c'est à lui que je dois la reconnaissance et l'hommage de tout ce que je sais et de tout ce que je suis ; mon Maître, c'est Jésus-Christ. »

Ce jour-là, S. Thomas ne disait pourtant pas tout son secret ; il ne répondait qu'à moitié à l'interrogation qu'on lui posait, car, si je continue à lire sa vie, je vois bien comment il faut l'entendre. Un jour donc, malgré le crucifix de sa cellule, malgré sa prière et malgré ses jeûnes, S. Thomas se trouva embarrassé ; il commentait une Epître de S. Paul, — celle sans doute auquel pensait l'apôtre Pierre, quand il disait « qu'elle était obscure et profonde », — et il voyait son génie à court d'explications. Le commentaire se figeait sous sa plume et pas une ligne ne tombait de cette main habituée pourtant à en tracer de si magistrales. Le Saint jeta les yeux sur le crucifix et il interrogea encore une fois les plaies des mains et du cœur, disant : « O bon Maître, pourquoi vous faites-vous muet aujourd'hui ? O bon Maître, pourquoi n'éclairez-vous pas votre pauvre disciple à genoux devant vous et si humble qu'il attend de vous toute lumière et toute vérité ? » Mais du crucifix aucune réponse ne vint. S. Thomas alors prit une grande détermination : on le vit quitter sa pauvre cellule, descendre dans la chapelle du couvent et puis, avec la naïveté et la hardiesse des Saints, s'approcher de l'autel, en monter les degrés, ouvrir la porte du tabernacle, incliner doucement sa tête et poser à Jésus l'inquiétante question qui le troublait. Pendant une minute, racontent ses historiens, la tête du Saint se pencha de la sorte sur le ciboire fermé, comme si les blanches hosties entraient en conversation avec lui et permissent que ses doutes fussent levés. Il rentra ensuite chez lui : Jésus, l'éternelle et vivante Sagesse de Dieu, avait exaucé la confiante prière de son serviteur ; S. Thomas d'Aquin pouvait continuer à commenter S. Paul ; l'Hostie sainte avait parlé.

Je ne dis pas, m. f., que dans nos doutes, nos ténèbres, nos méditations, le miracle de Thomas d'Aquin se reproduira pour nous littéralement. Je ne vous conseille pas, même je vous le défendrais, de monter au tabernacle et de l'ouvrir pour y puiser des avis. Ce que j'affirme seulement, c'est que, si vous voulez avoir une foi vivante et lumineuse, il faut faire de Jésus votre viatique. Nos convictions catholiques sont en beaucoup d'esprits si chancelantes et si faibles parce que ceux-ci oublient la source où leur foi surnaturelle peut s'alimenter ; ouvrant peut-être encore beaucoup de livres, ils négligent malheureusement d'ouvrir les saints ciboires et de communier.

II. — *L'Eucharistie nous apporte la force*

Jésus doit être notre viatique, puisqu'il peut satisfaire le premier besoin de notre âme, qui est un besoin de lumière. J'ajoute qu'en ce monde notre âme éprouve un autre besoin : elle a, et plus encore, besoin de force, elle a besoin d'énergie ; il faut qu'à tout prix elle soit courageuse et bien trempée. J'insiste sur cette première affirmation ; j'y insiste parce qu'on se trompe à ce sujet, parce que beaucoup ne sont pas convaincus que, pour appartenir au Christ, il faut avant tout être un énergique, un fort, un soldat courageux.

Je crois que nous nous faisons de la vie chrétienne une conception très fausse : la plupart du temps nous la réduisons à je ne sais quelles formules administratives, à je ne sais quelles pratiques transitoires, à je ne sais quel règlement plus ou moins large, mais qui ne pèse sur nous qu'à certains jours et à certaines heures et auquel il suffit de se montrer exactement fidèle à ces heures-là et pas à d'autres ; c'est justement, m. f., le contraire de la vérité.

La vie chrétienne implique essentiellement une lutte, un effort, un travail de chaque instant ; ses pratiques extérieures et ses formules administratives ont leur importance, sans doute, ce serait orgueil que de les négliger, désobéissance et infidélité que de s'y soustraire. Mais elle implique d'abord cette volonté de se dépouiller de ses passions mauvaises et de se transformer en Jésus-Christ ; elle implique essentiellement ce que l'ancien langage appelait la mort du vieil homme, pour que triomphe et vive en nous l'homme nouveau ; elle est ainsi, non pas, comme on le répète, la plus haute école de morale ou de philosophie, mais, si je l'osais dire, de la morale substantielle et de la philosophie vivante.

Or cet effort de transformation, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il nous coûte énormément, qu'il ne se produit qu'à la condition d'être un sacrifice perpétuel, qu'il ne jaillit par conséquent que d'une âme énergique et brave. C'est le mot constamment répété par l'apôtre S. Paul. Ce grand lutteur, quand il s'adressait à ses disciples, ne connaissait pas les expressions de douceur qu'on trouve si souvent sur nos lèvres aujourd'hui ; il ne disait pas, du moins il ne disait pas souvent : « Soyez pieux et doux » ; il disait : « Battez-vous comme de bons soldats du Christ Jésus, soyez forts dans la foi, n'ayez pas peur des luttes, ne désertez pas les champs de bataille ; et puisque vous avez l'honneur de suivre un Maître qui s'appelle Jésus et un étendard qui est la Croix, bannissez d'abord de vos consciences toute pusillanimité, toute lâcheté, toute paresse ». Nous ferions bien de revenir à cette prédication dont il ne se lassait jamais.

Or, pour se battre, pour se battre en chrétien, il ne faut pas avoir uniquement confiance en soi-même. Pour être capable de mener à bien la lutte de la vie chrétienne, il ne faut pas être seul avec ses faiblesses, avec ses misères, avec ses passions ; il faut appeler à soi le secours de Celui qui est fort comme le lion s'il est doux et tendre comme l'a-